Ami du Clergé du 6 avril 1939

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Instructions du dimanche. — XXVI. 2e *Dim. après Pâques :* Jésus bon Pasteur, 209.
Courtes instructions sur la Morale. — VII. La transgression des commandements : le péché, 210.
Allocutions de mariage. — II. La vocation au mariage, 212. — III. A deux fiancés pratiquants, 215.
Conférences à des Ligueuses. — VII. L'esprit de sacrifice, 216.
Sermons pour une Première Messe. — I. Le prêtre et Marie, 217.
Pour prêcher sur l'Histoire Sainte. — LXIV. L'Epître aux Hébreux, 220. — LXV. L'Epître de S. Jacques, 222.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XXVI

2e Dimanche après Pâques

JÉSUS BON PASTEUR

Mes frères,

« *Ego sum pastor bonus,* » dit N.-S. Jésus-Christ dans l'évangile de ce jour. « Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis, tandis que le mercenaire abandonne le troupeau dès qu'il voit venir le loup. Et pourquoi se conduit-il avec une pareille lâcheté? Précisément parce que les brebis ne lui appartiennent point, et qu'il ne pense qu'à ses propres intérêts. Quant à moi qui suis le véritable, le bon Pasteur, je connais toutes mes brebis, et elles me connaissent, et je suis toujours prêt à donner ma vie pour leur salut, *animam meam pono pro ovibus meis.* » Ainsi parle, ainsi se dépeint lui-même notre aimable Rédempteur.

Suivons, m. f., l'allégorie de l'évangile, et voyons combien est bon ce divin Pasteur, et combien de notre côté nous devons être des brebis dociles et fidèles. C'est un sujet digne de toute votre attention.

I. — *Combien le Pasteur est bon*

Depuis la première prévarication les hommes étaient tous comme autant de brebis errantes, *omnes nos quasi oves erravimus* (Is., LIII, 6). Figurez-vous un troupeau qui, dispersé par un orage terrible, se jette tout affolé et au hasard à travers les rochers et les précipices, sans guide et sans pasteur. Que peut-il rencontrer autre chose qu'une mort certaine au fond des abîmes ou sous la dent des loups ? Telle était, m. f., la malheureuse condition de notre nature humaine, lorsque le Fils de Dieu, ému de pitié pour nous et laissant les 99 brebis, ou les neuf chœurs des anges, vient ici-bas à la recherche de la brebis égarée, c'est-à-dire du genre humain perdu. Il vient du ciel dans le sein de la Vierge Marie, de là dans la grotte de Bethléem, de Bethléem en Egypte, puis à Nazareth, enfin à Jérusalem où, remarquez-le bien, ses paroles reçoivent leur accomplissement, car c'est là que, pour le salut de ses brebis, il donnera jusqu'à la dernière goutte de son précieux sang.

Voyez-vous, en effet, à la lueur des torches et des lanternes, cette troupe de soldats et de valets s'approcher du jardin des Oliviers ? A leur tête marche le traître Judas. Voilà le loup ! Et que fait le bon Pasteur dans un si grand danger ? Sans nul souci de sa propre personne, il ne pense qu'à soustraire les siens aux mains de ces forcenés. Marchant donc à la rencontre du chef et de la troupe : « Qui cherchez-vous ? leur demande-t-il. Si c'est Jésus de Nazareth, c'est moi, me voici ; mais alors laissez aller en paix mes disciples. » Ainsi fut fait. Jésus reste et se laisse charger de chaînes, tandis que ses disciples cherchent leur salut dans la fuite.

Le voilà donc, ce bon Pasteur, au pouvoir de ces loups pleins de rage, qui, après l'avoir traîné de tribunal en tribunal, l'attachent à une colonne. Oh ! Dieu, quels supplices atroces que ceux de la flagellation et du couronnement d'épines ! Et lui, cependant, il se tait, disant dans son cœur : « Ce sang que je répands servira à laver les péchés de mes brebis : il sera le prix de leur rançon, et ma mort qui s'approche leur donnera la vie. » (Jo., X, 15, 28).

Il semble que cette preuve de l'amour de Jésus notre bon Pasteur pour nous son malheureux troupeau soit la dernière, la plus grande qu'il ait pu nous donner. Eh bien ! non : l'œuvre de la rédemption des hommes est accomplie, Jésus va nous quitter pour retourner à son Père. Entendez avec quels sentiments et quel cœur il se prend à parler à Simon Pierre : « Simon, fils de Jean, lui dit-il, m'aimes-tu plus que tous ceux qui sont ici présents? — Seigneur, lui répond Pierre, si je vous aime ! Mais vous le savez bien. — Si tu m'aimes véritablement, lui réplique Jésus, donne-moi une preuve de ton amour en paissant les agneaux de mon troupeau, *pasce agnos meos.* Mais, vraiment tu m'aimes ? — Ah ! Seigneur, répéta Simon Pierre, vous voyez vous-même mon cœur et vous savez qu'il vous aime. — Si donc tu m'aimes, pais mes agneaux, *pasce agnos meos.* » Une troisième fois Jésus l'interroge : « Pierre, est-ce bien vrai que tu m'aimes ? — Mon Seigneur, répond Pierre confus et peiné, vous savez tout, vous savez que je vous aime ! — Eh bien ! conclut Jésus, pais mes brebis, *pasce oves meas.* » (Jo., XXI, 15-17).

Que de grandes choses renferment ces paroles et quelles admirables conséquences en découlent ! Il me semble entendre ce divin Pasteur dire à son apôtre : — Pierre, tu es vraiment cette pierre que j'ai donnée pour fondement à mon Eglise. A toi, le premier parmi mes Apôtres, à toi mon Vicaire, je t'ai donné d'une manière toute spéciale les clefs du royaume des cieux, et avec elles le pouvoir suprême de lier et de délier par un jugement irréfragable que tu prononceras sur terre et qui sera ratifié dans le ciel. Mais ce n'est pas assez : dès ce moment je te constitue le Pasteur universel de tout le troupeau que je me suis formé par la prédication de mon Evangile, par mes travaux, par l'effusion de tout mon sang. Pais non seulement mes agneaux, mais encore, en ta qualité de Pasteur des pasteurs, pais les brebis leurs mères. Conduis les uns et les autres aux gras pâturages et aux sources les plus pures. Nourris-les par la doctrine, les prédications, les bons exemples, les sacrements ; défends mon troupeau, qui est le tien, et contre ces loups qui l'assaillent ouvertement, et contre ces ravisseurs qui se cachent sous des peaux de brebis. Ce troupeau, je veux le confier à un cœur qui m'aime, ô Pierre, et je ne veux en donner la conduite qu'à un cœur qui ait pour moi un amour comme le tien. *Pasce agnos meos, pasce oves meas.*

II. — *Combien les brebis doivent être fidèles*

Eh bien ! m. f., que pensez-vous du cœur, de l'amour, de la bonté de notre divin Pasteur ? Mais maintenant, comment devons-nous y correspondre ? Le voici : pour nous il est le bon Pasteur, soyons pour lui des brebis douces et fidèles.

1. Pour cela, nous devons d'abord écouter docilement ce qu'il nous enseigne lui-même dans son évangile : « *Oves meæ vocem meam audiunt.* Mes brebis écoutent ma voix. » Elles écoutent mes conseils et les suivent, elles écoutent mes préceptes et les observent, mes inspirations et elles les accueillent favorablement ; elles écoutent la voix de mes ministres et la respectent, elles écoutent la parole qu'ils leur annoncent en mon nom et elles en profitent. Quand des âmes se nourrissent de ma parole, soit qu'elle leur arrive par une bonne lecture, soit qu'elle tombe du haut d'une chaire ; quand, en raison des vérités et des maximes que cette parole leur propose, elles réforment leur vie, règlent leurs mœurs, mettent un frein à leurs passions, accomplissent la loi, pratiquent la vertu, édifient le prochain et se sanctifient elles-mêmes, c'est signe qu'elles font partie des brebis qui composent mon troupeau.

Mais quel signe serait-ce si, au contraire, on prêtait plus volontiers l'oreille aux discours menteurs des enfants des hommes qui provoquent des doutes sur la foi, qui propagent des maximes hérétiques, qui blasphèment ce qu'ils ignorent ? Quel signe serait-ce si on trouvait un plus grand plaisir dans les discours honteux, les paroles méchantes, les nouvelles scandaleuses ? Ah ! pour ces brebis gâtées, galeuses, Jésus dirait : « Je ne suis point leur pasteur, elles n'appartiennent point à mon troupeau, *non sunt ex hoc ovili.* »

En outre, les brebis ont une horreur instinctive du loup, horreur telle qu'au seul son de ses hurlements, on les voit, malgré les barrières qui les protègent, se retirer dans l'endroit le plus reculé, tant est grande l'épouvante que leur inspire cet animal. Est-ce là, m. f., l'horreur, l'épouvante que vous fait éprouver le péché, ce terrible ennemi de votre âme ? Le danger de tomber vous fait trembler, vous fuyez à son seul aspect ? Bon signe, m. f. ; s'il en est ainsi, vous êtes au nombre des brebis du troupeau du Christ. Continuez à haïr cet ennemi, à le détester.

2. Une autre habitude des brebis, dit le Seigneur Jésus, c'est de suivre le Pasteur dont elles connaissent la voix et la personne, *oves illum sequuntur.* Et nous, sommes-nous disposés à marcher sur les traces de Jésus-Christ notre divin Pasteur ? Tant mieux, nous arriverons à bon port. « Celui qui me suit, nous dit-il, ne marche point dans les ténèbres. Mais pour venir après moi, il faut renoncer à soi-même et à ses volontés, il faut prendre sa croix et marcher sur mes pas. *Si quis vult post me venire, tollat crucem suam et sequatur me.* » (Luc, IX, 23). Et que veut donc dire ce *sequatur me ?* Cela veut dire qu'il faut imiter ses exemples. Quiconque court la voie du plaisir n'imite pas Jésus qui, lui, s'en va par la voie du Calvaire. Les exemples de ce bon Pasteur sont tout d'humilité, de mansuétude, de patience et de charité ; on ne peut être compté au nombre de ses brebis si l'on n'imite point ses vertus.

3. Enfin la brebis donne son lait et sa laine au Pasteur qui la guide, la nourrit, l'entretient et la défend. Jésus, bon Pasteur, vous demande aussi à vous, m. f., le lait et la laine.

a) Le lait d'abord, c'est-à-dire l'éducation chrétienne que vous devez donner à votre famille. Les sentiments de piété et de crainte de Dieu, la religion, la droiture, l'honnêteté et nombre d'autres bonnes qualités et saintes vertus, voilà le lait que vous devez distiller pour ainsi dire goutte à goutte dans le cœur de vos enfants. — Les avis salutaires, les sages conseils, les douces réprimandes données à propos à vos inférieurs, à vos égaux, c'est là encore le lait avec lequel S. Paul avait nourri ses fils spirituels qu'il avait engendrés à Jésus-Christ ; c'est aussi ce que Jésus attend de vous.

b) Il vous demande encore votre laine pour couvrir ses membres, c'est-à-dire ses pauvres à demi-nus, exposés à toutes les rigueurs des saisons mauvaises et engourdis par le froid. Oh ! m. f., si votre cœur n'est pas ému à la vue de tant de misères, comment pouvez-vous espérer que Jésus-Christ vous regarde comme ses brebis ? Passez la visite de votre maison, ouvrez vos garde-robes, et vous trouverez des vêtements qui, inutiles pour vous, feront le bonheur des pauvres. Oui, couvrez Jésus-Christ dans la personne de ces malheureux frères ; imitez S. Martin encore catéchumène, S. Vincent de Paul, S. Thomas de Villeneuve et tant d'autres charitables serviteurs de Dieu qui se dépouillèrent de leurs propres vêtements pour en couvrir la nudité de leur prochain. Il n'y a pas de preuve plus évidente, de marque plus certaine de notre prédestination, que d'avoir des entrailles de miséricorde pour nos frères dans le besoin.

Mais le vêtement, ce n'est pas tout : il faut encore chasser la faim, cette faim qui menace tant d'infirmes impuissants, qui fait languir tant de malades et gémir tant de familles à qui la honte empêche de tendre la main et d'avouer leur misère.

* *

Ravivons notre foi, m. f. Au dernier jour, dans la grande vallée, les brebis seront séparées des boucs immondes : Jésus placera à sa droite ces fidèles qui auront docilement écouté sa voix, qui auront courageusement suivi ses exemples, qui auront eu le péché en horreur, qui auront procuré le lait d'une éducation chrétienne à leur famille, et fourni la laine de leurs vêtements pour couvrir les indigents. Le Seigneur, tournant vers ces âmes son visage empreint d'une douceur infinie : « Venez à moi, leur dira-t-il, vous qui avez marché sur mes traces, vous qui m'êtes restées fidèles ; j'avais faim, et vous m'avez donné à manger ; j'étais nu, et vous m'avez donné des vêtements ; pour vous, je ne suis pas un Juge, je suis et ne veux être toujours que votre bon Pasteur. Venez donc aux pâturages, venez aux sources de la vie éternelle : mon royaume sera votre bercail, vous serez toujours à moi, et moi toujours à vous ! »

M. f., voulez-vous jouir d'un sort aussi enviable ? Eh bien ! soyez toujours des brebis douces, fidèles et dociles, et Jésus sera à tout jamais votre bon Pasteur. Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS SUR LA MORALE

VII

LA TRANSGRESSION DES COMMANDEMENTS : LE PÉCHÉ

Mes frères,

Respectant notre libre arbitre, Dieu ne nous force pas à faire le bien et à nous abstenir du mal. Mais

être *libre* ne veut pas dire être *indépendant*. Nous devons l'obéissance à Dieu et à ses lois, et quand nous transgressons ses commandements, nous commettons le péché, dont nous allons étudier la nature et la malice.

I. — *Nature du péché*

Le péché est une désobéissance volontaire à Dieu, une transgression volontaire de la loi de Dieu, soit par pensée, soit par désir, soit par action, soit par omission. C'est un désordre essentiel, une perturbation introduite par la volonté de l'homme dans ses rapports avec Dieu.

Pour qu'il y ait péché, deux conditions sont requises : il faut qu'il y ait *désobéissance* et que la désobéissance soit *volontaire*.

Il faut qu'il y ait désobéissance, que l'acte soit contraire à la loi de Dieu. Un acte qui n'est pas défendu par Dieu, soit directement par la loi naturelle ou la loi divine positive, soit indirectement par les lois humaines justes, ne peut pas être un acte mauvais, un péché.

Il faut que la désobéissance soit volontaire. Elle suppose donc de la part de celui qui agit l'*advertance* et la *liberté*, c'est-à-dire la connaissance du mal et le pouvoir de l'éviter.

Il faut savoir que ce que l'on fait est défendu (c'est la matière du péché), soit en lui-même, comme le vol, soit à cause de l'intention mauvaise avec laquelle on le fait, ou encore à cause des circonstances qui l'accompagnent, par exemple d'un scandale.

Il faut aussi remarquer, en le faisant, que c'est défendu, qu'on fait mal ; autrement, le manquement ne serait pas volontaire. Ainsi celui qui s'arrête un moment à de mauvaises pensées, sans se rendre compte qu'il fait mal, ne commet aucun péché. Mais voici quelqu'un qui a *prévu* les fautes dont il se rendra coupable plus tard sans s'en apercevoir, par exemple un ivrogne qui a prévu qu'une fois en état d'ivresse il blasphémera, battra sa femme et ses enfants, cherchera querelle aux autres, se livrera sur eux à des voies de fait, etc. Dans ce cas, le péché a pu être commis en réalité au moment où on l'a prévu, et il y a eu plus ou moins de péchés commis et plus ou moins de gravité dans ces péchés selon qu'on les a prévus et qu'on s'en est rendu compte. Mais, au moment de l'action, si l'on ne remarque rien, on ne fait pas de péché. Et le péché commis est plus ou moins grave selon que l'advertance est plus ou moins parfaite.

Pour qu'il y ait péché, il ne suffit pas de savoir que tel acte est défendu et de s'en apercevoir au moment où il est accompli ; il faut encore que la volonté approuve en consentant, il faut le faire volontairement et librement. Sans liberté, avons-nous dit, pas de responsabilité ni d'imputabilité.

II. — *Malice du péché*

La conception frivole de la vie actuelle incite à ne rien prendre au sérieux. Le monde s'obstine à chercher le bonheur dans les biens extérieurs que sont la santé, la fortune, la réputation, les honneurs, etc., et réprouve tout ce qui pourrait compromettre la réalisation de ses désirs et l'obtention des avantages qu'il convoite. Un péché qui permet de se bien porter, d'être riche, honoré, mais ce n'est rien, tout va bien, le péché ne compte pas, et on le commet aisément. On n'a d'ailleurs qu'à se laisser aller ; sollicité par les sens, entraîné par l'influence ambiante, on pèche d'abord par faiblesse, puis par habitude, et, dans ce commerce du mal, on perd le reste d'aversion que la conscience éprouvait à son contact, le sentiment de la culpabilité s'émousse et meurt ; tout au plus dira-t-on qu'il y a des manquements, des négligences, des méprises, des tares héréditaires, des faiblesses, une dégénérescence, des hallucinations, une irresponsabilité. Si le pinceau du peintre nous étale le péché sous les yeux et si le statuaire évoque la vie sensuelle dans le bronze ou le marbre, ce n'est pas péché, c'est l'art moderne. Si le poète le détaille dans ses vers, ce n'est pas péché, c'est la littérature moderne et, parfois, on n'est pas peu surpris de voir dans des feuilles ou bulletins destinés aux familles de la paroisse, par conséquent aux parents et aux enfants, des reproductions de tableaux manquant de réserve, sous prétexte que ce sont des œuvres de maîtres. Aussi on en vient vite à cette indifférence que l'Écriture a caractérisée en disant du pécheur qu'il boit l'iniquité comme un verre d'eau.

Ce n'est pas sous cet angle faux qu'il faut considérer le péché, qui est le souverain mal et qui doit être détesté et redouté plus que tous les maux de ce monde. Le péché entraîne de terribles conséquences pour celui qui le commet, comme nous le verrons, mais il offense Dieu, il se révolte contre Dieu, il brise avec Dieu ; et c'est dans cette offense, dans cette rébellion coupable, que réside sa malice, différente selon qu'il s'agit du péché mortel ou du péché véniel.

Un triple lien de puissance, de sagesse et d'amour, de par la nature de Dieu et du fait même de la création, unit l'homme à Dieu. Le péché brise ce lien, et c'est précisément dans cette rupture que consiste la malice du péché. Voyons l'attitude que prend le pécheur à l'égard de la divine puissance, de la divine sagesse et du divin amour.

1. *Dieu est tout-puissant.* Toute puissance vient de lui (Rom., XIII, 1). Possédant la puissance en plénitude, il a le pouvoir de la communiquer et de créer des causes, images ressemblantes de son activité, mais images imparfaites puisqu'elles ne peuvent produire que des effets. Chacune d'elles reçoit de Dieu une mesure de puissance conforme à sa nature et proportionnée à sa destinée. Les causes fatales n'imitent que de loin l'action divine, parce qu'elles ne donnent que ce qu'elles reçoivent et semblent autant passives qu'actives dans leur opération. La cause libre est au sommet de l'échelle des causes secondes ; elle a la faculté de choisir son acte, de pousser jusqu'au bout ou de modérer l'exercice de sa puissance, de l'orienter vers des fins diverses qu'elle compare et dont elle détermine à son gré la valeur relative ; en somme, elle est maîtresse de son action.

Toutes les causes secondes sont nécessairement subordonnées à la cause première, mais pas de la même manière. La soumission de la cause fatale est forcée, nécessaire ; celle de la cause libre est facultative, elle est une obligation morale, et c'est dans cette liberté que siège la valeur morale de l'acte, que se tiennent la responsabilité, l'imputabilité, le mérite ou le démérite.

Mais cette possibilité de désobéir à Dieu ne donne à l'homme aucun droit à la révolte, comme le voudrait le pécheur, qui se dresse, en somme, contre le Maître tout-puissant, se sert de la prérogative qui l'élève au-dessus du minéral, du végétal et de la brute, pour jeter à la face de Dieu le cri de l'in-

surrection poussé jadis par l'ange rebelle et ingrat : « *Non serviam.* Je n'obéirai pas, » bouscule les prescriptions et les défenses dont le réseau protecteur enveloppe l'action humaine, aboutit à la négation des droits de Dieu et trop souvent à la négation de Dieu lui-même. C'est la rupture entre le Créateur et la créature, c'est le désordre dans le monde moral, rupture et désordre qui crient vengeance. Dieu se tait, mais son silence n'implique pas du tout l'abandon même provisoire de ses droits. Les pécheurs, trouvant parfois écho chez les justes ou les semi-justes déconcertés, peuvent s'écrier : « Nous avons péché et que nous est-il arrivé de fâcheux ? » (Eccli., v, 4), un jour viendra où la puissance divine manifestera qu'elle a le dessus et qu'il n'y a pas de force ni de succès contre Dieu (Prov., xxi, 30).

2. Le pécheur brave donc la puissance de Dieu, mais aussi *juge et condamne la sagesse divine.*

Dieu est une cause intelligente ; il agit pour une fin, il adapte les moyens à la fin ; son action est concertée ; si la puissance l'exécute, c'est la sagesse qui dispose.

La créature privée de raison sert, sans les connaître, les desseins de son Créateur. La créature intelligente veut savoir pourquoi elle agit, pourquoi elle obéit. Dieu la traite avec un grand respect, dit la Sainte Ecriture (Sag., xii, 18). Il ouvre devant l'intelligence humaine le grand livre de la création, pour qu'elle y puisse scruter la pensée souveraine ; parfois, il perce la muraille qui lui cachait l'ordre surnaturel et lui fait des révélations que jamais notre faible esprit n'aurait pu connaître. Et voici que de la part de l'homme surgit une nouvelle révolte. Capable, par le bienfait de Dieu, de connaître son dessein, il va citer Dieu à sa barre ; rapportant tout à sa chétive mesure, il le jugera, le critiquera, le condamnera, discutera les moyens que la Sagesse éternelle lui propose pour atteindre à son terme et finalement les repoussera. Ainsi, à l'origine du monde, sur l'instigation de Satan, le père du péché, Adam et Eve contestent les dires de Dieu, se croient plus sages que lui, violent ses ordres. Et depuis lors le même ennemi de Dieu continue son œuvre maudite, aidé par les complices qu'il a recrutés. Le monde est là pour parler au nom de Satan et pour seconder son œuvre de haine et d'insurrection. Prenant pitié de l'homme, Dieu lui avait envoyé son Fils pour le relever, le guérir et le sauver, et ce Fils nous fait connaître nettement les conditions de notre délivrance, le sacrifice, dont il donne lui-même l'exemple que nous devons suivre : il faut porter la croix. Mais la croix n'est pas seulement un mystère; pour le juif, elle est un scandale ; pour le païen, elle est une folie ; pour beaucoup de chrétiens elle est à la fois l'un et l'autre. La sagesse humaine se dresse de nouveau contre la Sagesse divine et ose l'accuser de démence. Heureux ceux qui n'ont jamais proféré ce blasphème, qui se retrouve au fond dans tout péché.

3. Si le péché est une révolte contre la puissance de Dieu, qui a tout fait, un désordre contre la sagesse divine, qui a tout conçu et disposé, il est aussi et surtout une *blessure faite au cœur de Dieu.*

Dieu a créé par bonté. Et vraiment, seule la bonté, que S. Denys appelle « l'effusion du bien hors de soi », fournit l'explication du divin ouvrage.

Mais la bonté veut être reconnue. Il est bien douloureux de voir payer d'indifférence une affection généreuse et dévouée. Qu'y a-t-il de plus douloureux que l'amour dédaigné, l'amour trahi ? C'est un ami qui délaisse une fidélité éprouvée pour se jeter follement dans les bras de compagnons intéressés de ses plaisirs. C'est un enfant ingrat qui aime mieux dissiper son bien sur la terre étrangère qu'en jouir avec reconnaissance, en paix et honneur, dans la maison de ses parents. C'est une épouse qui fait fi de sa dignité et de son devoir sacré pour aller profaner son cœur et ses serments dans de criminelles liaisons.

Eh bien ! pécheur, voilà ton histoire. Dieu est père, père plus que personne, dit S. Augustin, et dans cette prière à la fois si divine et si humaine, nous lui disons de tout cœur : « Notre Père, qui êtes aux cieux ! » Et ce père, pour ne pas nous effrayer par la distance qui sépare notre bassesse de son infinie majesté, nous appelle ses amis et nous traite comme tels. Il nous communique ses bienfaits, sa vie, et nous demande en retour le tribut de nos facultés, surtout celui de notre cœur. Que dis-je ? il fond sa vie avec la nôtre, dans la grâce, dans la sainte Eucharistie, au point que le communiant peut dire : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi. »

Ces liens sont trop serrés et trop durs pour le pécheur, qui ne se contente pas de les détendre ; il les brise. Comme le prodigue, il s'en va loin de son père, en mauvaise compagnie, ruine les forces vives de son âme et parfois de son corps. Comme l'ami infidèle, il a perdu la mémoire des services, du dévouement, de la générosité de son ami. Allons plus loin : l'âme pécheresse est comme l'épouse infidèle. Ecoutez Jérémie (ch. iii) : « Comme la femme coupable méprise celui qui l'aimait, ainsi mon peuple m'a méprisé, dit le Seigneur. Lève les yeux, fille d'Israël, et cherche un lieu où tu ne te sois pas abandonnée. Tu t'es fait un front de courtisane et tu as désappris à rougir. La fille de Juda, ta sœur, a imité ton crime ; elle a scandalisé la terre par la facilité de ses adultères. »

Oui, le péché est bien une ingratitude, une infâme trahison à l'égard de l'amour divin, comme il est une révolte insolente contre la souveraine puissance et un défi à la divine sagesse.

Etonnez-vous que Dieu porte haine au péché ! Songez que toute cette malice, toute cette difformité morale se concentre dans un seul péché mortel. Et comptez tous les péchés commis depuis la révolte de Lucifer, depuis la désobéissance d'Adam et d'Eve, depuis le fratricide de Caïn jusqu'à la Passion et la mort du Christ, jusqu'à nos jours !

* *

Ah ! m. f., ne disons jamais avec l'impie : « J'ai péché et il ne m'est rien arrivé de fâcheux. » Disons au contraire : « J'ai péché, et que pouvait-il m'arriver de plus fâcheux ? » Courbons la tête, frappons-nous la poitrine, pleurons nos fautes, demandons pardon à Dieu tout-puissant, infiniment sage et souverainement bon. Ainsi soit-il.

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

II

LA VOCATION AU MARIAGE

Mademoiselle, Mon cher ami,

Je sais trop en quelle médiocre estime vous tenez le genre panégyrique pour consacrer à votre éloge les quelques paroles que me permet la Liturgie. Vous attendez quelque chose de plus simple et de plus

grand à la fois, puisque vous voudriez, — j'ai retenu votre désir, — que j'expose en votre nom comment deux jeunes gens élevés avec un idéal fermement et intelligemment chrétien conçoivent la grandeur de l'union chrétienne, dans la vie commune qui coordonne et unit profondément, qui compénètre et vivifie tout, qui fait de l'union de deux êtres de chair un symbole bien faible de la fusion de leurs deux cœurs, de leurs deux volontés, de leurs deux vies, sous le sceau et la sauvegarde du divin qui vit en elles et qui par elles sera transfusé dans d'autres corps et dans d'autres âmes à l'heure voulue par Dieu.

En exprimant un tel désir si peu banal, il faut en convenir, n'est-ce pas déjà votre propre éloge que vous prononciez vous-mêmes ? Certes, Mademoiselle, vous possédez et vous nourrissez cet idéal de vie chrétienne ; mais votre modestie vous en fera, j'imagine, reporter le mérite sur ceux qui l'ont semé en vous et l'ont jalousement gardé. Comme vous avez raison de vous attacher plus encore à la gloire de votre éducation sous le signe du devoir chrétien qu'au prestige intellectuel et à la gloire littéraire qui entourent un nom qui vous est cher ! Le plus beau livre qu'un père puisse écrire, n'est-ce pas encore, Mademoiselle, la vie d'une enfant qui aura eu « une jeunesse protégée, une volonté depuis l'enfance affermie et dirigée en hauteur avec une tendresse admirable » ?

Et vous, mon cher ami, votre histoire n'est-elle pas la même ? Vous êtes de ceux qui ont toujours tenu par-dessus tout à vivre avec un idéal. Nous avons goûté ensemble, il vous en souvient, avec un enthousiasme égal une page de Bach ou de César Franck, ou bien encore les lignes mouvantes des crêtes des sapins dans les Vosges. Mais par delà la beauté humaine j'ai vu votre âme s'éprendre des beautés surnaturelles et se viriliser au contact de l'épreuve et aux déchirures de la vie. Si, Mademoiselle, Celui dont les desseins, quels qu'ils soient, concourent à l'avancement de nos âmes, a voulu retirer votre main d'enfant de la main glacée de votre mère, vous savez qu'il a arraché à votre fiancé, en des heures dont je fus le douloureux témoin, l'homme, modèle de droiture, qu'était son père. Et ce deuil qui vous faisait, mon cher ami, chef de famille avant l'heure, et surtout l'exemple sans phrases d'une mère admirable, tout cela a contribué à faire de vous un *homme* doublé d'un solide *chrétien*.

Comment s'étonner que dans de telles conditions vous ayez aussi bien compris le sérieux de la vie ? Vous m'avez bien souvent parlé de la manière dont vous conceviez l'union chrétienne, avec votre esprit positif et mystique à la fois, et je sais que votre grande préoccupation était de trouver une jeune fille qui partageât le même idéal de vie. Votre rêve est réalisé, on peut bien le dire, et ce rêve, il faut que par ma bouche de prêtre et d'ami vous le redisiez à tous. Il tient en quelques mots : pour vous, la vocation au mariage présuppose l'apprentissage du *dévouement*, réclame l'acceptation joyeuse du *devoir quotidien*, et ne trouve son plein épanouissement que dans le désir constant de *monter vers les cimes*, l'un avec l'autre et l'un par l'autre.

I. — *L'apprentissage du dévouement*

On a tôt fait de dire en badinant que le mariage est une profession qui ne comporte pas de noviciat. En rigueur absolue, c'est exact ; mais quand on prend la peine de réfléchir un instant, on s'aperçoit vite que cette boutade contient plus d'erreur que de vérité. Oh ! sans doute, si l'on considère le mariage comme une expérience sentimentale que le caprice d'un des deux conjoints ou l'inhumanité d'une loi scélérate peut venir ruiner, quand la lassitude a fait son œuvre ; ou bien encore comme la mise en commun des richesses de deux cœurs, que le temps révèle malheureusement comme n'étant pas inépuisables, avec la générosité et les illusions que comporte leur mutuelle inexpérience ; si l'on juge le mariage sous cet angle, sans aucun lien avec le passé, on peut dire en toute vérité que le mariage n'a effectivement pas de noviciat.

Mais comme la question change d'aspect, quand on la juge sous l'angle de la vérité chrétienne ! Avant d'être le commencement d'une vie nouvelle, le mariage en suppose une déjà ancienne. Les facultés humaines s'y sont harmonieusement formées dans la discipline joyeuse d'une famille où le devoir est autre chose qu'un costume de parade, où la sensibilité n'a pas tous les droits, où l'on sait ne pas oublier, grâce à une éducation virile, qu'on est de la race de Corneille et que l'on doit dire avec lui que « le cœur pour aimer attendra son devoir ». Pour tout résumer en une formule expressive, ne peut-on pas dire que la vocation au mariage, telle que vous la comprenez tous les deux, mes chers amis, présuppose *l'apprentissage du dévouement ?*

Si nous voyons à l'heure actuelle tant d'unions faire feu de paille ou se désagréger comme les fleurs qui ornaient l'autel le jour des épousailles, la faute en est trop souvent, ne craignons pas de le redire, à l'éducation familiale amollissante. On ne devient pas un homme tout d'un coup ; on ne se forge pas une volonté à coups de muscles et de boutoir ; on ne se transforme pas en maître d'énergie par la seule grâce du mariage. Ce travail préliminaire doit être déjà accompli, et de longue date, dans la famille, sous peine de ne l'être jamais, — ou si rarement !

Il faut avoir appris tout jeune l'habitude de se vaincre, de savoir faire taire son égoïsme naissant, le dominateur de demain si on ne le muselle pas, de lutter hardiment et continûment contre la difficulté multiforme : nonchalance physique, paresse intellectuelle, recherche de ses aises et développement anormal d'une personnalité anguleuse, prédominance d'une sensibilité ou même parfois d'une sensualité tyrannique.

C'est bien tout cela que j'englobe sous la dénomination générale d'apprentissage du dévouement, puisque se dévouer c'est avant tout sortir de soi-même et donner aux autres les talents qu'on a reçus de Dieu, et qu'on a déjà fait fructifier. Si, en une heure grave comme celle-ci, deux jeunes gens se tendent une main loyale pour unir leurs destinées, demandez-vous, m. f., s'ils ont reçu cette éducation de la volonté et des sentiments, et si vous pouvez répondre par l'affirmative, réjouissez-vous, car la main de Dieu est sur eux pour les bénir.

II. — *Le devoir quotidien*

Sans cet apprentissage du dévouement, comment la vie quotidienne serait-elle possible sans heurts journaliers et sans brisements presque inévitables ? C'est que la vocation au mariage suppose aussi chez ses postulants *l'acceptation joyeuse du devoir quotidien.*

M. f., c'est vous qui pourriez ici prendre la parole et ouvrir devant ces jeunes fiancés le livre de

votre vie. Ils y verraient quelques jours admirablement, divinement ensoleillés, dont le souvenir à lui seul est un baume souverain contre les déchirures les plus sanglantes : ils y découvriraient surtout beaucoup de jours gris, que l'on pourrait commenter avec ce vers connu d'un de nos poètes : « Ah ! que la vie est quotidienne ! » Et ces jours d'un gris terne forment dans l'année une majorité imposante. Si imposante même que les autres semblent aussi rares et aussi désirables que le bienheureux dimanche l'est pour les écoliers. C'est peu reluisant une vie humaine, même s'il s'agit d'un grand homme; mais c'est tout simplement une vie de devoir, et ce simple terme suffit à lui conférer une grandeur auprès de laquelle bien des actions d'éclat pâlissent en vérité.

La vie au foyer conjugal n'est pas exempte de ces caractéristiques, car elle suppose à longueur de journées et d'années cette acceptation joyeuse du devoir quotidien.

Le devoir, mais ne consiste-t-il pas d'abord dans le support mutuel, malgré la diversité et l'instabilité des caractères ? Ce n'est point parce qu'on se jure une fidélité à toute épreuve, et même qu'on est résigné à tout entreprendre pour faire croître l'intimité des premiers jours, que l'on a atteint par le fait même les sommets de la perfection. Et les eût-on atteints, ces sommets, au cours des semaines radieuses de la lune de miel, qu'il faut, à une heure généralement plus proche qu'on ne l'aurait voulu, en redescendre et se retrouver dans la plaine où il faudra vivre. Le devoir quotidien consistera d'abord à continuer la formation de son caractère et de sa volonté en les assouplissant selon les circonstances, en inaugurant le régime des concessions mutuelles qui demeure, après tout, l'un des plus authentiques secrets du bonheur.

Et quand, en une heure bénie, le foyer s'élargira et qu'un tout petit berceau y viendra tenir une place immense, là encore et plus encore, si l'on peut dire, le devoir de chaque jour imposera sa loi. Avec une générosité inlassable la mère de famille prendra sur elle la majeure partie des soucis matériels; quant au père, pour être appelé souvent loin du foyer par la nécessité du pain quotidien, il n'emportera pas moins dans son travail même la vision de son épouse, rendue mille fois plus chère parce qu'elle lui aura donné la joie la plus douce et la plus forte de leur union, celle de la paternité.

Mais il faut parfois payer bien cher de telles joies, et l'acceptation du devoir quotidien, si douce malgré tout avec la mère et l'enfant, devient farouche quand il faut batailler avec la vie ! Et par la vie, j'entends les mille soucis d'ordre matériel dont une existence humaine est tissue : lutte pour acquérir, conserver ou développer une situation, lutte contre les influences néfastes qui risquent de compromettre un bonheur qui coûte déjà si cher, lutte contre les accidents de toute sorte, la maladie sournoise ou insolente, qui déchire farouchement ou qui mine avec lenteur, lutte continuelle qui n'est possible et fructifiante qu'à la condition expresse d'être une acceptation joyeuse du devoir quotidien.

III. — *Monter vers les cimes*

Il faut en effet trouver le secret du seul bonheur possible et désirable ici-bas ; mais je ne crains pas de le proclamer, en dépit de certaines exceptions dont il serait souverainement imprudent de juger le fond par la façade : le bonheur substantiel dans la vie conjugale ne trouve sa réalisation complète qu'avec le secours de la foi, parce que la foi seule transporte les montagnes.

N'est-ce pas ce que vous aviez compris tous les deux, mes chers amis, lorsque vous avez voulu concevoir le mariage comme une vie intérieure à deux ? Oh ! la sublime chose, et comme elle console au regard de tant d'unions bâties sur des charmes qu'emporte le vent ! Oui, vous avez mille fois raison : la vocation au mariage, et vous voyez que je ne prétends pas en diminuer la grandeur, suppose, pour donner tous ses fruits et atteindre à la fusion des âmes, le *désir constant de monter vers les cimes l'un avec l'autre et l'un par l'autre.*

Le mariage ainsi conçu n'est pas un simple contrat ratifiant le désir exprimé par deux êtres de vivre unis pour toujours dans une communauté de vies, de volontés et d'aspirations légitimes. C'est cela ; mais comme c'est quelque chose de plus beau encore ! C'est la volonté librement exprimée de faire valoir le capital divin que l'on porte en soi, afin de le restituer largement accru au Maître dont on l'a reçu et aux enfants dont sa bonté en fera les héritiers. C'est la lutte acharnée et constante contre tout ce qui sent de près ou de loin la médiocrité, dans l'intelligence, le cœur ou la volonté de celui ou de celle qu'on aime ; c'est en conséquence l'acquiescement total donné à cette œuvre commune qu'on accepte, quand elle vient de l'autre, comme de la main même de Dieu.

L'amour chrétien, quand on le comprend ainsi magnifié, n'est pas l'épanouissement d'un sentiment fondé sur une beauté que le temps attaque et ruine jour par jour, ni sur un attrait à base d'humain : c'est le perfectionnement quotidien, amoureusement poursuivi, en soi comme dans l'être aimé, de toute la beauté divine et humaine dont le ciel l'a enrichi, par la mise en commun et par la lutte sans merci, encore qu'elle doive être menée avec diplomatie, contre tout ce qui pourrait être un obstacle à l'action divine dans la vie.

Car, m. f., je viens de le dire en un mot, un tel idéal réclame qu'on fasse à Dieu délibérément la place de plus en plus belle, qu'on ne conçoive pas la vie sans lui, qu'on lui consacre les nuits et les jours, le travail et le repos, la paix et les soucis, les sourires et les larmes, sachant pertinemment que tout ce qui vient de lui est bon, parce que cela nous vient de la main d'un bon Père. Voyez alors comment tout s'agrandit et se magnifie sous la main divine, au lieu de se rétrécir comme certains pourraient le croire : l'amour, né d'un sentiment, se transforme, avec l'œuvre du temps, en une amitié fondée sur l'estime réciproque et destinée à croître, si l'on respecte fidèlement la consigne de se perfectionner jour par jour, et c'est ainsi que la vieillesse réserve aux époux chrétiens des trésors de délicatesse que la jeunesse la plus ardente croirait vainement posséder.

Mais une telle noblesse dans la vie suppose impérieusement que Dieu n'est pas seulement l'Ami lointain dont on adore la volonté suprême ; il est, il doit rester le Pain quotidien, l'Eucharistie, qui est entre les deux cœurs un ciment infrangible, et qui, mieux que le ciment, matière morte, transforme en lui tout ce qu'il touche et constitue le flot vivant, intarissable, qui baigne et submerge deux cœurs humains dans une seule vie intérieure, la Vie au rythme de Dieu !

* *

Voilà le rêve de beauté divine que vous avez fait tous les deux avant même de vous connaître. Il pourra, je ne l'ignore pas, faire sourire ceux et celles qui ne sont du christianisme total que des membres honoraires, et qui agissent avec Dieu comme avec les amis du monde à qui l'on rend une visite annuelle : ceux-là, ils ne peuvent pas vous comprendre, et vous n'avez que faire de leur suffrage approbateur ou de leur blâme, puisque vous possédez la Vérité.

« Ce rêve est trop beau! » dira-t-on. Allons donc! Vous en connaissez, nous en connaissons, mes amis, qui l'ont superbement réalisé et qui pourraient se lever ici pour proclamer bien haut que l'idéal chrétien dans la vie conjugale n'a jamais trompé ceux qui en sont restés dignes.

Et maintenant le grand acte va s'accomplir. Je suis sûr que de là-haut Dieu le ratifiera, parce qu'il est selon ses vues. Je suis sûr aussi que vos deux chers défunts vous donneront du haut du ciel le consentement qu'ils auraient eu tant de bonheur à vous apporter. Et je sais aussi une âme de sœur qui, loin d'ici, dans la maison où elle cache joyeusement sa vie par amour pour Dieu, prie ardemment, unie à vous, m. f., dans les prières amicales qui vont encadrer cette cérémonie, unie aussi au prêtre qui va consacrer, en l'appuyant sur la force de Dieu, votre don mutuel, mes chers amis, et lever sur vous une main émue pour vous bénir. Ainsi soit-il.

III

A DEUX FIANCÉS PRATIQUANTS

Mes chers enfants,

Je vous demande la permission de vous appeler ainsi.

Il y aura bientôt vingt ans que je suis dans cette paroisse : si loin que je remonte dans mes souvenirs, je vous aperçois, tous les deux, parmi les « bons chrétiens ».

A peine arrivé ici, je remarquais bien vite un adolescent, dont j'ignorais encore le nom, fidèle à ses devoirs, s'approchant assez fréquemment de la Table Sainte, prenant part, tout seul et régulièrement, à nos processions des Rogations... On chuchotait même autour de moi, à son sujet (tellement on se croyait autorisé à nourrir, pour lui, les plus beaux espoirs), des mots comme ceux-ci : « Vocation, Séminaire ». C'était à son honneur. Il se contenta, cependant, parce que tels étaient sur lui les desseins de la bonne Providence, de garder sa place parmi les fidèles. Mais comme il la garda bien !

Un groupe de jeunesse catholique se formait : il était au premier rang des inscrits, et le service militaire vint l'y cueillir. Dans sa ville de garnison, il se montra sévère sur le choix de ses camarades et fréquenta, avec assiduité, le Foyer catholique des soldats. Entre temps, il tenait à rester en contact régulier avec son curé. Rentré au pays, il entra dans l'Union des hommes et prêta son concours à notre Chorale paroissiale, dont il demeure un des membres les plus anciens, des plus réguliers et des plus appréciés.

Voilà, résumée en quelques mots, une bien édifiante histoire, n'est-ce pas, ma chère enfant ? Au cas où vous ne l'auriez pas deviné : c'est l'histoire de celui qui va, dans un instant, mettre sa main dans la vôtre et glisser à votre doigt l'anneau des épousailles chrétiennes. Réjouissez-vous donc ! Vous avez bien choisi.

De ce choix, je fus, après vos parents, le premier confident. En des cas semblables, le prêtre, trop souvent, doit réfléchir (pour ne rien dire de plus) avant de répondre : il préférerait n'avoir pas à donner son avis... Mais ici, vous vous rappelez, j'ai répondu sans hésiter : « Aucune objection ! » C'est qu'en effet je n'en voyais pas ; et je ne pouvais que vous encourager.

* *

Vous méritiez d'ailleurs que le Bon Dieu mît sur votre route un tel compagnon de vie et un tel soutien.

Vous fûtes toujours, jusqu'au dernier moment, de ces jeunes filles (on dit que l'espèce tend à disparaître : Dieu veuille que non !) qui restent elles-mêmes fidèles au Christ, soumises à l'Eglise, sans s'inquiéter de ce que pensent, disent ou font les autres... Je ne crois pas qu'il vous ait jamais fallu, pour persévérer dans cette conduite très sage, beaucoup de courage : c'était pour vous si naturel! Vous n'admettiez pas qu'on pût être à la fois chrétienne et païenne. Voilà pourquoi les mauvais exemples n'ont jamais eu prise sur vous ; voilà pourquoi nous n'avons jamais eu avec vous que des consolations. Je vous en félicite, c'est surtout pour vous en remercier.

Oui, ma chère enfant, grand merci de l'édification que vous n'avez cessé de donner à la paroisse, comme une vraie Enfant de Marie que vous étiez; de votre zèle aussi à prendre soin, chaque samedi, de cette église, à la garder propre, à garnir l'autel de la T. S. Vierge, votre Mère et votre Modèle. Les fonctions d'une sacristine de paroisse sont, sur plus d'un point, semblables à celles qu'Elle remplissait dans la maison de Nazareth. Ce fut votre honneur hier; que ce soit un de vos meilleurs souvenirs demain !

* *

J'aime à croire, mes chers enfants, que le passé et le présent sont un sûr garant de l'avenir.

Cependant...

Cependant, il arrive parfois que le prêtre nourrit de grands espoirs. Il doit bien vite, hélas ! constater que ces espoirs n'étaient que des illusions, qui finalement ne lui laissent que des déceptions pénibles... C'est de plus en plus le partage des ministres de Dieu ; et, devant leur impuissance, fatigués sinon découragés de prêcher dans le désert, ils finissent par se contenter de prier, comptant sur le Maître des âmes pour répandre, en temps voulu, la lumière qui éclaire et la force qui décide.

Cette lumière, vous l'avez ; cette force vous a toujours soutenus. Je souhaite que vous les gardiez. Vous, du moins, pour la tenue, la conduite, la piété, vous demeurerez ce que vous étiez hier; et je vous en remercierai encore.

Au fond, voyez-vous, mes chers enfants, je serais bien embarrassé, si je devais préciser lequel des deux doit le plus se réjouir du choix qu'il a fait.

* *

D'aucuns regardent le mariage comme une liberté, sinon un libertinage. Pour vous, il sera un *devoir*, ajouté aux autres.

J'appelle sur votre union sainte et sur le foyer que vous allez fonder les bénédictions du Bon Dieu. Tous, prêtres, parents, amis, nous les désirons abondantes. Votre père et votre mère, ma chère enfant, prient

pour vous de tout leur cœur : vous êtes leur fierté ; vous êtes ce qu'ils vous ont faite... Les vôtres, mon cher ami, seraient heureux aujourd'hui, puisqu'ils n'auraient que des raisons de se réjouir sans arrière-pensée. Mais j'ai le tort d'employer le conditionnel : ils *sont* heureux ; ils unissent, du ciel, leurs prières aux nôtres pour votre propre bonheur.

Les grâces nécessaires ne vous manqueront pas, au fait. Ce matin, ensemble, vous êtes venus ici les demander dans une fervente communion ; le mariage, comme tous les sacrements, en apporte avec soi de bien précieuses. Elles vous montreront où est le devoir pour des époux chrétiens (ceux que vous voulez être) ; et parce que ce devoir, parfois, est difficile à remplir et exige du courage, de la volonté, de la ténacité, de l'abnégation, — bref, de la *vertu*, — elles vous aideront à y demeurer fidèles, quand même...

Ah ! ne les méprisez pas ! Ne les foulez pas au pied !

Soyez forts dans le devoir ! N'agissez pas selon l'ordre du monde corrompu, qui, de cette chose sainte qui s'appelle le mariage, a fait une source de péchés ; mais selon l'ordre de Dieu, qui le veut pur et respecté !

Que le Christ, établi dans votre maison à la place d'honneur, soit le vrai Maître de votre foyer. Ne cessez jamais de vivre sous son regard. Qu'il soit le principe de tous vos actes ! Qu'il soutienne votre fidélité, et, plus tard, votre autorité ! Qu'il vous aide à demeurer toujours dans la grâce de Dieu ! C'est le secret du bonheur que vous espérez, que vous vous promettez, que nous vous souhaitons tous. Ainsi soit-il.

CONFERENCES A DES LIGUEUSES

VII

L'ESPRIT DE SACRIFICE [1]

Nombreuses sont les âmes en qui naît quelque jour le besoin de se dévouer, de se consacrer à telle ou telle œuvre de charité. Malheureusement il arrive que, parti d'une louable et excellente intention, ce bon mouvement dévie vers des satisfactions d'amour-propre ou d'orgueil qui le gâtent considérablement. Pour ne pas s'égarer, il convient donc que l'apôtre fixe ses regards sur le crucifix et apprenne, à l'école de Jésus mourant sur une croix, comment on aime et comment on fait du bien. L'esprit de sacrifice, Mesdames, doit être inscrit en première ligne de votre programme d'action.

I. — *Labour avant semailles*

Que diriez-vous d'un laboureur qui, sans avoir aucunement préparé sa terre, lui jetterait en confiance la semence ? Croyez-vous qu'il récolterait à l'été suivant ? N'aurait-il pas perdu et son temps et son argent ?

Or, Notre-Seigneur a usé plusieurs fois de cette comparaison familière dans ses discours ; il a comparé la parole de Dieu à une semence, et il nous a décrit, toujours dans la logique de la même comparaison, les différentes attitudes d'âmes en face de cette semence de vie : ceux qui n'y prêtent aucune attention ; ceux qui en écoutant ne sont ni touchés ni décidés ; ceux qui se décident et commencent à bien faire, mais se lassent ou se laissent absorber par les passions ; enfin ceux qui persévèrent et vont jusqu'au bout de l'effort, jusqu'à la moisson, à la récompense éternelle.

Prêtres ou personnes d'œuvres, nous sommes les semeurs du Bon Dieu. Mais pensons-nous sérieusement aux âmes à qui s'adresse cette parole de Dieu, dont nous sommes les ministres ? Il faut cependant nous demander quelle va être leur attitude et quel sera le résultat de nos efforts. Car enfin, comme disait S. Paul, quoique pour une autre raison, nous risquons de n'être autre chose « qu'un airain sonore ou une cymbale retentissante » (I Cor., XIII, 1).

Tel prédicateur a le don d'enthousiasmer son auditoire ; on se presse en foule à ses sermons, on admire, on goûte avec délices son éloquence, sa diction, l'originalité de ses idées, la beauté littéraire de ses périodes ; non seulement il captive l'esprit, mais il émeut, on se sent pénétré jusqu'aux larmes peut-être... Et l'on s'en va comme on quitte un théâtre, heureux de s'être ainsi offert une jouissance esthétique. Mais de changement de vie, de résolutions pratiques, de progrès moral, il n'y en a pas. Sommes-nous destinés à amuser, à distraire, à récréer ? Est-ce là notre ministère, le mandat que le Christ nous a confié en collaboration avec ses apôtres et son Eglise ?

Le grand Lacordaire qui, certes, a rempli Notre-Dame d'une foule avide de l'entendre, qui a enthousiasmé la jeunesse, qui a inauguré ces Conférences de Carême qui ont fait et continuent de faire tant de bien, Lacordaire préparait le terrain où il allait jeter la semence divine. La prière, le jeûne, la mortification étaient ses armes pour cela, et il leur donnait autant sinon plus de temps qu'à la composition de ses conférences.

Eh ! mesdames, nous sommes ici en plein christianisme : c'est là le dogme de la Communion des saints. Offrons à Dieu, tout au long de nos journées, nos peines, nos labeurs, nos sacrifices ; imposons-nous quelques pratiques de pénitence ; mortifions à chaque occasion notre orgueil, notre égoïsme ; faisons bravement taire nos jalousies et nos rancunes ; et disons à Dieu chaque fois : « Je vous offre cela, mon Dieu, pour telle âme à qui je veux du bien. » Alors la terre sera préparée pour les semailles spirituelles, et nous aurons plus de chance de voir germer et grandir la moisson.

II. — *La force de l'exemple*

Avez-vous déjà remarqué — un peu de réflexion y suffit — que nous avons peine à juger objectivement ? Telle personne nous plaît ? Volontiers nous lui attribuons toutes les qualités ou presque. A-t-elle un jour la malchance de nous mécontenter gravement ? Nos sentiments font volte-face et nous voilà prêts à la charger de tous les défauts, à lui prêter maintes intentions malveillantes. Vraiment, a-t-elle pu changer tellement et en si peu de temps ? Non, c'est nous qui avons changé, et, comme dit le proverbe latin, « chacun juge d'après ses sentiments. »

Or, une telle habitude peut avoir de multiples inconvénients, entre autres celui-ci : nous apprécions la difficulté d'un effort demandé à autrui d'après ce qu'il nous coûterait à nous-mêmes. Facile pour nous, nous estimons qu'il le serait tout autant pour la personne intéressée ; nous oublions complètement

[1] Les trois premières Conférences ont paru en 1936, les trois suivantes en 1937.

la différence d'éducation et de formation, de situation sociale, de milieu de vie qui existe entre elle et nous. D'un côté, le sien, une conscience mal formée et qui ne voit pas nettement le mal et sa gravité, donc qui ne discerne point parfaitement l'obligation rigoureuse de sortir d'une situation fausse ; ensuite, des nécessités et devoirs d'état qui rendent plus proche la tentation ; un passé qui a diminué considérablement les forces de résistance; un milieu qui par ses idées, ses conversations et ses actes, ne prêche pas la loi morale. De l'autre côté, du nôtre, une conscience droite et une longue habitude de la vertu, un entourage chrétien et édifiant, le secours de l'oraison, d'un directeur spirituel, des sacrements. Avouez, vu les différences signalées, que la tâche n'est point égale, que ce qui vous paraît un jeu, tellement c'est simple et facile, devient un acte d'héroïsme pour celui ou celle à qui vous le demandez.

Et alors, si vous le voulez bien, renversons les rôles. Et partant de ce qui nous paraît à nous-mêmes pénible, ennuyeux, difficile, du devoir austère et monotone, comparons notre conduite à celle des autres. Il est relativement rare que même les moins bons n'aient pas sur nous quelque supériorité en quelque chose ou du moins de quoi nous donner une leçon.

Le résultat évidemment, si nous sommes de bonne volonté, sera de nous engager dans une voie meilleure, mais aussi de développer en nous l'esprit de sacrifice. Car voici à quelle conclusion nous allons aboutir : — Apôtre, je voudrais faire du bien ; il est des âmes qui me sont chères, dont je vois les tares et les imperfections et dont je désire ardemment le progrès ; pour ces âmes, j'ajoute la prière aux bonnes paroles et aux bienfaits ; malheureusement, je ne les vois guère généreuses en face du devoir et des sacrifices nécessaires...

Mais moi, suis-je donc parfait, sans défaut, sans faiblesse, sans lâcheté ? N'y a-t-il donc en moi rien à corriger ? Allons, franchement, je n'oserais le soutenir. Je sais très bien au contraire que tel sentiment n'est pas chrétien, que telle attitude n'est point en accord avec la vraie charité, que ma vie spirituelle prendrait un essor nouveau si je me décidais à tel renoncement. Et alors, est-ce que je me décide ? est-ce que je me sacrifie ?... Hélas !

Ainsi donc, j'ose demander aux autres un effort que je ne veux pas faire moi-même, alors qu'éducation, situation, milieu de vie me le rendent à moi beaucoup plus facile ? Voilà qui manque de logique... Et je conclus : Mes intentions apostoliques sont-elles sincères ? Est-ce bien le salut des âmes et leur avantage surnaturel que je désire ? Oui, certainement. Je veux qu'elles montent, qu'elles deviennent meilleures, qu'elles prennent et suivent le droit chemin. Eh bien ! donc, je vais prêcher d'exemple, m'examiner sérieusement, me dresser un plan d'action, et travailler ardemment à ma propre perfection. Cela me demandera plus d'un renoncement, qu'importe ! je les offrirai à Dieu pour la conversion et le salut des âmes.

III. — *Conviction née de l'action*

Une cause nous est d'autant plus chère que nous l'avons servie plus longtemps et avec plus de dévouement ; nous y avons mis beaucoup de nous-mêmes, nous nous retrouvons et nous aimons en elle. Il en est ainsi également de la vertu et de la fidélité au devoir.

D'autre part, on dit qu'il faut vivre avec les gens pour les connaître. Il en est de même des vertus ; plus et mieux on les pratique, plus on en savoure les fruits, plus on en apprécie les avantages et plus par conséquent on les estime.

Il suit de ces deux axiomes que pour être un apôtre ardent du bien, il faut avoir déjà servi la bonne cause en soi-même, de toutes ses forces, et avoir expérimenté, comme le saint Curé d'Ars, la douceur et les avantages du sacrifice. Alors, on en peut parler savamment, avec éloquence, avec chaleur et conviction ; on peut donner des conseils prudents et judicieux ; on peut être un guide éclairé, et sage, et sûr ; car on est soi-même déjà passé, et maintes fois peut-être par le chemin où l'on conduit les autres.

Et l'on sait, toujours par expérience personnelle, les jouissances ineffables qui sont au bout de la route, dans les hauteurs spirituelles de la perfection, aux termes des ascensions morales. On peut donc plus aisément soutenir le courage de ceux qui vont lentement, trébuchant à chaque pas, bien vite harassés, et qui abandonneraient presque sûrement si une voix convaincue, et chaude, et ardente, ne les captivait par la perspective de la récompense, d'une récompense certaine et dépassant toutes les espérances.

Un apôtre, c'est un chef de file, un entraîneur. Mais si le chef hésite, s'il doute, s'il tremble, s'il a peur, l'expédition est vouée à l'insuccès. Au contraire, s'il est sûr de son chemin et de son fait ; s'il a la force de dissimuler sa fatigue et son angoisse ; si le moral est toujours bon, les yeux toujours clairs, le visage toujours souriant, il a chance de conduire sa troupe à la victoire.

Et voilà bien pourquoi l'effort, le sacrifice doit être notre pain quotidien. Est-ce qu'on doute d'une cause à laquelle on a donné tout son cœur et toute sa vie ? Est-ce qu'on abandonne de gaieté de cœur, au moment de toucher au but ? Est-ce qu'on est vaincu tant qu'on est décidé à mener, à continuer la lutte ? Nous serons, vous serez des apôtres, des chefs, dans la mesure où l'habitude du sacrifice aura affermi vos convictions, trempé votre courage et décuplé vos forces ; car rien ne vous arrêtera, comme rien n'arrêtera jamais la force de l'Eglise, dont le Christ a dit : « Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. »

* *

S. Jean nous a conservé dans son Evangile la prière de Jésus sur le point de mourir, et qu'on appelle sa « prière sacerdotale ». Or le Christ y dit à son Père : « Je m'offre en sacrifice, pour qu'ils soient sanctifiés dans la vérité » (Jo., XVII, 19). Je termine donc par où j'ai commencé : depuis que le Christ a sauvé le monde par le sacrifice de sa vie, le sacrifice est la loi de toute âme qui veut travailler à la rédemption du monde. Mesdames, que telles soient vos âmes ! Ainsi soit-il.

SERMONS POUR UNE PREMIERE MESSE

I

LE PRÊTRE ET MARIE

Mon bien cher enfant,

Vous voilà donc parvenu au sommet du sacerdoce, où la terre rejoint le ciel et d'où vous allez pouvoir intercéder, par le miracle quotidien de votre messe, en faveur du monde pécheur.

L'ascension a été longue et rude, entrecoupée de brumes où ceux qui vous guidaient craignaient de vous voir vous égarer dans des sentiers de traverse. Cependant une main invisible vous tenait à l'écart des précipices où votre vocation risquait de sombrer, et, lorsque le brouillard se dissipait, votre silhouette amie apparaissait de nouveau sur un chemin inattendu.

On veillait sur vous, rien n'est plus exact. Sur terre vous aviez toujours le secours vigilant, bien que parfois lointain, de votre mère. Elle ressentait plus que vous les angoisses de l'incertitude de la route. Jamais elle n'a désespéré, car les mamans ont des intuitions sûres qui leur permettent de reconnaître sans crainte d'erreur une ombre chère, même dans le soir incertain. Aujourd'hui, c'est pour elle comme pour vous le clair soleil du sommet : elle ne trouve pas qu'elle a payé trop cher la joie incomparable d'être la mère d'un prêtre.

Mais je ne suis pas moins assuré que vous aviez là-haut une autre maman, aussi vigilante et tellement plus puissante que la première ! C'est la Mère du Bon-Conseil, j'en suis certain, mon cher enfant, qui a été votre étoile et votre guide.

Vous souvient-il qu'on avait confié l'aurore de votre vocation à la Sainte Vierge et que nous chantions alors :

Daignez guider, Marie,
Vers Jésus le prêtre éternel,
La troupe recueillie
Qui monte au chemin de l'autel.

Elle vous a guidé et maternellement gardé. Et vous le savez, et votre reconnaissance filiale est grande. Aussi vous lui avez déjà confié, dans un élan irrésistible, votre jeune sacerdoce, et vous avez tenu que prît la parole à cette première grand'messe un prêtre à qui vous avez confié le soin de votre âme et qui vous avait tant parlé de Marie...

Comment voudriez-vous que je ne vous parle pas encore d'Elle aujourd'hui, pour votre joie filiale et pour la mienne, pour l'édification aussi, je veux l'espérer, de toute cette assemblée où vous comptez tant d'amis ?

Je voudrais exposer trois pensées bien simples : 1° ce que le prêtre *doit* à Marie ; 2° ce que le prêtre peut *espérer* de Marie ; 3° ce que le prêtre *doit rendre* à Marie. Je demande instamment à Notre-Dame du Bon-Conseil, mère de notre commun sacerdoce, qu'elle daigne bénir ces paroles amicales !

I. — *Ce que le prêtre doit à Marie*

Comme vous voyez clair sur cette question, mon cher enfant, du haut du promontoire élevé où vous situe votre sacerdoce ! Vous revoyez le point de départ, les routes sinueuses dont nous parlions tout à l'heure, les haltes fleuries ménagées par la Providence, et les différentes circonstances où vous avez senti sur vous, avec une netteté indiscutable, la main de Dieu.

Mais votre foi vous rappellerait, s'il en était besoin, la place unique tenue par Marie dans l'économie de la Rédemption et de votre sacerdoce, et vous savez que vous lui devez trois choses qui contiennent tout le reste : 1° toutes les grâces que vous avez reçues ; 2° spécialement celle de votre sacerdoce ; 3° les fruits de votre sacerdoce.

1. *Toutes les grâces !* C'est pourtant vrai ! Et c'est Dieu qui l'a voulu ainsi. Aucune des grâces méritées par Jésus ne nous parvient sans passer par Marie : on n'oublie pas que les enfants attachent une faveur spéciale à tout ce qui leur vient par les mains d'une mère. Et Marie sait tellement ce qu'il nous faut qu'elle multipliera ses instances pour l'obtenir, et Jésus, le meilleur des fils, ne saurait rien refuser à sa Mère.

Vous vous rappelez, m. f., que l'on compare très justement l'Eglise à un corps dont le Christ est la tête et dont nous sommes les membres. S. Bernard, voulant nous montrer la place et le rôle de Marie, affirme d'Elle qu'elle est le cou, c'est-à-dire comme l'organe de liaison entre la tête et les membres. Aucune des réactions de la tête sur les membres, comme des membres sur la tête, qui ne passe par le cou.

Essayons de mesurer la portée de cette affirmation. La grâce de votre baptême, le bonheur essentiel d'appartenir à une famille chrétienne et de posséder le trésor d'une mère qui fait passer l'honneur de Dieu avant tout, le bienfait d'une éducation religieuse dans une école où Dieu n'est pas un étranger, mais le maître, le seul Maître, les mille et mille délicatesses de la grâce divine, les touches invisibles qui faisaient naître, grandir et renaître en vous l'ardeur des généreuses résolutions, et tout cet ineffable dont est tissée la trame d'une âme chrétienne.... tout cela vous est venu par Marie.

2. *Spécialement pour un prêtre la grâce du sacerdoce.* Quand on a eu l'insigne honneur de consacrer la majeure partie de sa vie sacerdotale à la formation des futurs prêtres ; quand on s'est penché, avec quelle émotion, sur ces âmes choisies entre toutes ; quand on a assisté, année par année, à l'ennoblissement de leur être intime et à l'épanouissement progressif de leur divine vocation ; quand surtout on a lu dans l'histoire de leur vie les marques indubitables de la lutte, parfois tragique, entre Dieu et Satan et qu'on a assisté en spectateur angoissé aux phases dont le règne de Dieu dans une âme était l'enjeu, je vous assure, m. f., qu'on ne considère pas l'aboutissement d'une vocation sacerdotale comme une histoire simple et sans incidents. Cette vocation elle est en cent endroits marquée de l'intervention de Marie : elle aime tant les futurs prêtres en qui elle forme maternellement l'image de son propre Fils, sans qu'ils s'en doutent parfois, mais avec les attentions les plus exquises !

Tout prêtre sait fort bien, — et il le saura tellement mieux à l'heure décisive où il lira à livre ouvert dans le livre obscur de sa vie, — qu'il doit en grande partie sa vocation à Marie, et c'est bien une des raisons qui lui dictent la plus filiale, la plus inaltérable des reconnaissances.

Sur un tel sujet on pourrait être intarissable, et en même temps on ne peut presque rien dire : il est des sentiments intraduisibles, tout comme les plus grandes joies sont les plus inconnues de la foule. Mais du moins il faut redire que le prêtre est redevable à Marie de la grâce de son sacerdoce.

3. *Les fruits de son sacerdoce.* La grâce du sacerdoce, c'est déjà un bienfait incommensurable. Mais le prêtre, qui devient en un instant l'instrument des merveilles surnaturelles, applique aux âmes les mérites de la Rédemption.

Or Marie a pris une part réelle à la Rédemption ; elle a uni généreusement les souffrances invisibles de son cœur transpercé aux souffrances de son divin Fils ; avec lui elle s'est offerte en holocauste au Père des cieux en expiation du péché.

Et donc, quand le prêtre applique aux âmes les

mérites infinis de la Rédemption ; quand par le baptême il lave les âmes des petits enfants des souillures de la faute originelle ; quand par la vertu admirable du sacrement de Pénitence il redonne aux âmes pécheresses une nouvelle virginité en les faisant bénéficier des mérites de la Rédemption, le prêtre n'oublie pas l'association qui lie le Fils et la Mère et qu'il est à la fois redevable des fruits de son sacerdoce au Fils et à la Mère.

Chaque jour il méditera ces mystères si consolants, si exaltants pour sa foi et son amour filial ; chaque jour il sentira son pauvre cœur d'homme s'ouvrir un peu plus au flot débordant de la reconnaissance pour la Mère admirable à qui il doit toutes les grâces, spécialement la grâce de son sacerdoce et les fruits de son sacerdoce.

II. — *Ce que le prêtre peut espérer de Marie*

Et la merveille de cette histoire vraie est que vous n'en êtes, mon cher enfant, encore qu'au début. La page que nous venons de tourner, elle appartient déjà au passé. Ouvrons sans peine les yeux sur l'avenir, sur ce demain qui vous attend et où vous allez rayonner le Christ, et voyons ce que le prêtre peut espérer de Marie.

A vrai dire, on pourrait répondre d'un seul mot : de même qu'il a tout reçu par les mains de Marie, de même aussi tout ce qu'il dira, tout ce qu'il fera, il le dira, il le fera sous la même influence maternelle. En un mot, il peut espérer de Marie : des secours tout particuliers pour son ministère, une protection spéciale pour lui, et des exemples pour toutes ses fonctions.

1. *Des secours tout particuliers pour son ministère* d'abord.

Le prêtre, dans l'exercice quotidien de son ministère, se heurte à d'innombrables difficultés, et surtout il a devant lui des libertés humaines qu'il n'a ni le pouvoir ni le droit de briser. Et pourtant il sait qu'il faut que le bien se fasse et que le règne de Dieu s'étende dans les âmes ; dans ces âmes enténébrées ou souillées doivent fleurir la lumière de Dieu et la chasteté.

Qu'il s'agisse d'ouvrir les âmes des petits enfants à la lumière divine et de leur inculquer les vérités qui formeront bientôt les assises spirituelles de leur existence ; qu'il s'agisse de toucher les âmes dans le ministère de la Pénitence ou dans la lourde responsabilité de la parole divine ; qu'il s'agisse enfin de préparer des chrétiens, au soir ou même au printemps de leur vie, au grand passage qui ouvre sur l'éternité : toujours le prêtre sentira le besoin d'appuyer sa faiblesse, dont les années lui apportent une conscience accrue, sur Marie, son perpétuel secours et son perpétuel recours. Jeanne d'Arc, avant de combattre, allait, comme elle disait, « consulter son conseil » : nous, prêtres, nous allons prendre conseil dans le cœur même de notre Mère céleste.

2. Des secours particuliers à son ministère, oui, certes, le prêtre peut en espérer de Marie. Mais le fils aimant qu'il est doit attendre d'Elle une *protection toute spéciale*!

C'est que le prêtre ne doit jamais perdre de vue qu'il est avant tout l'homme de Dieu, son représentant visible, et qu'en conséquence il est dans l'obligation primordiale, s'il veut rendre à Dieu l'hommage auquel il a droit et travailler efficacement à l'extension de son règne, de se sanctifier lui-même d'abord, et chaque jour. Comment pourrait-il loyalement parler aux autres de générosité, de sacrifices, de vie intérieure, si sa propre vie intérieure est déficiente, si sa générosité est inconstante et décroissante ? Mais alors qui maintiendra en lui l'élan nécessaire? qui lui insufflera les résolutions énergiques? qui le couvrira sans cesse de son manteau maternel pour le protéger, sinon Marie ?

Car, n'ayons garde de l'oublier, non seulement Marie le protégera en le comblant de grâces dont elle sera la distributrice, mais encore elle le préservera efficacement, en écartant de lui les embûches, en l'aidant à découvrir les pièges où pourrait s'altérer sa vertu, en le mettant sans cesse en garde contre les êtres dangereux, les idées fausses et les compromissions de toute sorte. C'est Elle, toujours Elle, qu'on rencontre à chaque page du livre de vie d'un prêtre, surtout aux heures graves, angoissantes et troublées.

3. Et pour donner un sens plus entraînant à sa protection, elle restera devant les yeux du prêtre comme le modèle idéal à imiter, comme le type incomparable de la perfection « à laquelle il doit aspirer », ainsi qu'on le lui rappelle dans la prière du matin. S'il veut être « obéissant, zélé, patient, charitable », pour travailler en lui à l'imitation de Jésus, il regardera Marie, il s'inspirera des exemples de sa vie cachée et douloureuse ; en un mot, il aura à cœur d'imiter sa Mère et de s'efforcer, malgré son indignité, de faire un peu comme Elle. Etant appelé par ses fonctions à donner Jésus aux âmes, il se demandera : « Comment faisait, comment ferait Marie ? » et dans cette pensée il trouvera la lumière, la force et sa ligne de conduite.

III. — *Ce que le prêtre doit rendre à Marie*

Quelle dette immense le prêtre a contractée envers Marie à qui il doit tant ! Quels espoirs illimités lui permettent l'assistance et la protection maternelles de Celle qu'on n'invoque jamais en vain ! Mais vous comprenez bien, m. f., que cette dette et cette protection incessante entraînent certaines conséquences. Il nous reste à voir ce que le prêtre doit rendre à Marie.

Il lui rendra : un S. Jean dans sa propre personne, des enfants par la conversion des pécheurs, et des dévots en propageant son culte.

1. *Un S. Jean dans sa propre personne*. Qu'est-ce à dire, sinon un être spécialement aimant et dévoué, heureux et fier de la confiance de Jésus qui lui a donné sa Mère à l'heure du suprême sacrifice ; un fils qui accueille sa mère chez lui, qui mêle désormais sa vie à la sienne, qui ne fait rien sans elle, qui partage avec elle sa pauvreté et ses soucis ; un prêtre qui célèbre en union avec elle et sous son regard le sacrifice auguste du corps et du sang de Jésus ?

S. Jean, c'est l'apôtre à la délicatesse exquise, qui avait reposé sa tête sur le Cœur du Maître et dont la chasteté avait mérité et obtenu une plus grande intimité. Intime de Jésus, comment ne serait-il pas devenu, tout naturellement, intime de Marie, puisque le Fils et la Mère sont inséparables dans leurs affections ?

C'est en développant en lui des relations de délicatesse filiale, c'est aussi en tâchant de conformer l'image de sa vie à celle de Jésus, que le prêtre se fera reconnaître par Marie comme un autre S. Jean et que ce lien attachera plus étroitement que jamais le fils à la Mère et la Mère au fils.

Comme il vous sera facile plus qu'à tout autre,

mon cher enfant, de vous rappeler ce devoir filial qui va vous enchaîner jusqu'à la fin de vos jours du plus aimable des liens, puisque vous portez le nom même de l'apôtre de prédilection ! Toutes les fois que vous l'écrirez, ce nom, toutes les fois qu'on le prononcera devant vous, votre cœur se tournera comme instinctivement vers Marie, et vous n'aurez pas de plus chère ambition que de retracer dans votre vie sacerdotale le portrait aussi ressemblant que possible de l'apôtre bien-aimé.

2. Mais Marie est la Mère de miséricorde. Vous le savez par votre expérience personnelle ; bientôt la conduite des âmes vous l'apprendra, et vous prierez d'autant plus pour les pauvres pécheurs que vous connaîtrez mieux leurs misères. Plus vous irez, plus vous sentirez grandir en vous la passion apostolique et le désir jamais rassasié de rendre à Marie *des enfants par la conversion des pécheurs.*

C'est là, voyez-vous, l'œuvre enthousiasmante et la merveille de votre vie. Pauvres et infirmes créatures, nous devenons, par un don absolument gratuit, les collaborateurs directs de Dieu dans l'œuvre de la Rédemption, et malgré nos péchés, dont la honte s'appesantit sur nous dans la mesure même où notre âme se purifie et se rapproche du divin Modèle, nous travaillons au rachat des âmes.

Et Marie les aime tant, les pauvres pécheurs ! Chaque fois que vous aiderez une âme à remporter une victoire décisive sur le démon, vous trouverez là les plus grandes joies de votre vie, celles que le monde ne soupçonnera jamais, vous rendrez un chrétien à son Dieu et un fils à sa mère Marie.

3. Votre ministère auprès du peuple chrétien ne s'arrêtera pas là. De plus en plus, comme un fils très aimant, vous sentirez que vous ne pouvez pas ne pas parler d'Elle, parce que vous aurez l'ambition de la faire mieux connaître et mieux aimer : vous lui donnerez de vrais *dévots en propageant son culte.*

Aux enfants vous apprendrez à dire son nom et à chanter ses louanges ; aux jeunes filles vous la donnerez en exemple ; aux mères de famille vous la proposerez comme le modèle des mères ; aux mourants vous chanterez sa miséricorde et son pouvoir d'intercession auprès de son Fils.

Vous ne pourrez pas séparer Marie de Jésus, et je suis assuré que vous n'y consentirez jamais !

S'il en est ainsi, votre sacerdoce sera béni et très fécond. Sans doute, il vous faudra accompagner Marie partout, jusqu'au pied de la croix, et là encore votre rôle vous rappellera celui de S. Jean ; vous souffrirez des souffrances de votre Mère, vous sentirez parfois votre cœur déchiré par les blessures et transpercé par les coups de lance des hommes. Mais vous trouverez dans ces souffrances mêmes, sachez-le bien et ne l'oubliez jamais, le secret de votre ascension personnelle et la source ensanglantée, mais féconde, qui rachètera les âmes, avec vos travaux, vos sueurs, vos larmes peut-être, unies aux larmes de Jésus et de sa Mère.

* *

Le prêtre, tout prêtre, doit tant à Marie ! Le prêtre, tout prêtre, peut tant espérer de Marie ! Le prêtre, tout prêtre, doit tant rendre à Marie !

Ceux qui vous connaissent sont en droit d'espérer, mon cher enfant, que vous emploierez toutes les ressources de votre jeune ardeur à réaliser le portrait idéal du prêtre de Marie, tel que j'ai essayé de le retracer devant vous.

Il y a huit jours seulement, tandis que vous acheviez le dernier travail de préparation de votre âme, je pleurais et méditais devant le cercueil d'un père vénéré dont les derniers mots avaient été un appel à Celle qu'à 84 ans il appelait dans sa douleur « ma mère Marie ». Et dans la dernière veillée funèbre, après avoir égrené bien des dizaines de chapelet pour plusieurs enfants très chers qui allaient recevoir la grâce insigne du sacerdoce, j'ai récité à votre intention la prière incomparable du Père de Grandmaison, que vous connaissez certainement et que je vous demande la permission de déposer en terminant sur votre berceau sacerdotal :

« Sainte Marie, mère de Dieu, gardez-moi un cœur d'enfant, pur et transparent comme une source. Obtenez-moi un cœur simple qui ne savoure pas les tristesses, un cœur magnifique à se donner, tendre à la compassion ; un cœur fidèle et généreux qui n'oublie aucun bien et ne tienne rancune d'aucun mal. Faites-moi un cœur doux et humble, aimant sans demander de retour, joyeux de s'effacer dans un autre cœur devant votre divin Fils ; un cœur grand et indomptable qu'aucune ingratitude ne ferme, qu'aucune indifférence ne lasse ; un cœur tourmenté de la gloire de Jésus-Christ, blessé de son amour et dont la plaie ne guérisse qu'au ciel. » Ainsi soit-il.

POUR PRECHER SUR L'HISTOIRE SAINTE

LXIV

L'ÉPÎTRE AUX HÉBREUX

La plus curieuse des Epîtres de S. Paul est sans doute celle adressée aux Hébreux, qui tient une place à part dans l'ensemble de la série. Jusqu'ici nous avons vu l'Apôtre exhorter soit les païens, soit les fidèles ; mais maintenant il va aborder les fils d'Abraham, pour les convaincre de la supériorité de la religion du Christ. Il s'adresse, sans doute, à des Juifs convertis déjà ; mais cela n'empêche pas qu'il sera amené à employer avec eux des arguments tout à fait nouveaux.

I

Cette Epître est un véritable traité d'apologétique, et voici dans quelles circonstances elle fut composée. Au cours des années 63 et 64, S. Paul se trouvait à Rome et, dans cette ville où convergeaient toutes les nouvelles du monde entier, il avait appris à quelles difficultés se trouvaient en but les Israélites de Palestine qui avaient adhéré à la foi nouvelle. Il désirait ardemment leur porter secours, mais ne pouvait se rendre personnellement auprès d'eux, puisqu'il était encore retenu prisonnier. Il eut donc recours au moyen qu'il avait déjà employé en d'autres circonstances et envers d'autres Eglises : il écrivit à ses fils spirituels une lettre d'exhortation et d'encouragement.

Cette lettre dut être bien accueillie, car elle correspondait à des nécessités aussi urgentes que graves. Sans doute, en Terre Sainte, la persécution n'était plus aussi ouvertement violente qu'au moment de la mort du Christ et du martyre de S. Etienne. Mais une hostilité farouche, quoique sournoise, continuait à régner contre les convertis. Leurs compatriotes, entêtés à suivre la Loi ancienne, les considéraient comme des renégats et des traîtres : ils ne laissaient

échapper aucune occasion de leur manifester leur mépris et de les accabler d'avanies de toutes sortes. D'autre part, l'enthousiasme primitif des chrétiens s'était quelque peu attiédi. Dans ces conditions, on comprend que la tentation, pour eux, ait été forte de se dire qu'après tout la loi mosaïque valait bien celle du Christ, et avait en outre l'avantage d'exposer ses sectateurs à moins de périls.

C'est pour prévenir les judéo-chrétiens contre une si néfaste erreur que Paul s'appliqua à leur démontrer la supériorité éclatante de la religion de Jésus sur celle qui l'avait précédée. Une fois ce point acquis, en effet, les conséquences pratiques en découleraient d'elles-mêmes.

L'argumentation de S. Paul est un chef-d'œuvre de clarté et de dialectique. Il part d'abord des principes essentiels et son premier raisonnement peut se résumer ainsi : la suprématie du Nouveau Testament sur l'Ancien est d'abord prouvée par le fait que Jehovah, dans la religion mosaïque, n'avait daigné communiquer avec les hommes que par l'intermédiaire des anges, tandis que, pour révéler le christianisme, il a envoyé sur terre son propre Fils. La prééminence de Jésus à l'égard des anges est appuyée sur un ensemble frappant de textes, tous empruntés à la partie des Saintes Ecritures publiée avant l'avènement du Rédempteur. Aucun des anges, en effet, ne s'est entendu appeler « fils » par le Seigneur, comme il est advenu au futur Messie. L'Eternel, au contraire, en introduisant celui-ci ici-bas n'a-t-il pas commandé que tous les anges l'adorent? Les esprits célestes ne sont, au fond, que des serviteurs de Dieu. Sans doute leur parole doit être tenue pour sacrée ; mais s'il est coupable d'enfreindre les ordres transmis par de simples messagers, combien ne serait-il pas plus criminel de transgresser ceux qu'apporte le Fils de Dieu lui-même ?

En dépit des textes allégués, une objection peut se produire : pourquoi le Messie a-t-il été humilié et condamné à mort ? S. Paul répond que cette déchéance, d'ailleurs purement transitoire, avait été ellemême prédite dans les Saints Livres, qu'elle était la condition nécessaire de notre salut et devait être compensée par une gloire sans égale comme sans fin.

Remarquons en passant combien cette méthode de discussion est merveilleusement adaptée à ceux à qui l'auteur s'adresse. Les doctrines tirées des textes bibliques n'auraient fait aucune impression sur des gens venus du paganisme, puisque les païens ignoraient la Sainte Ecriture ou ne lui accordaient aucune valeur. Elles devaient, au contraire, frapper profondément des Israélites, nourris dans le respect de la Loi, tout en leur montrant que les prédictions des prophètes de leur race s'étaient pleinement réalisées dans le Christ. En toute logique aussi, elles devaient atteindre les Juifs non-convertis et amener à la foi tous ceux d'entre eux dont la loyauté serait plus forte que l'opiniâtre et aveugle obstination.

II

Poussant plus loin ses avantages, l'Apôtre confirme sa démonstration première par d'autres considérations qui, pour être moins primordiales, n'en gardent pas moins une vigueur démonstrative considérable.

Si l'on veut une nouvelle preuve que le christianisme l'emporte sur la vieille Loi, elle sera fournie par un parallèle entre les deux êtres employés comme médiateurs entre Dieu et les hommes : d'une part Moïse, qui, malgré toutes ses prérogatives et ses vertus, n'était qu'un homme comme les autres ; d'autre part, Jésus, Fils de Dieu.

Tous les deux furent fidèles « dans la maison de Dieu », et l'Apôtre s'empresse de préciser ce qu'il entend par cette expression « maison de Dieu ». C'est l'ensemble des âmes fidèles, au sens étymologique grec du mot *ecclesia*. Donc Moïse et après lui Jésus firent tout ce qui était en eux pour établir d'harmonieuses relations entre l'humanité et la divinité souveraine. Mais, dans cette maison mystique de Dieu, Moïse ne put rendre que les services que l'on est en droit d'attendre d'un bon économe, d'un intendant dévoué ; Jésus, au contraire, s'y comporta comme le fils du maître, c'est-à-dire comme un maître luimême. La conclusion se dégage d'elle-même : il est préférable de suivre le fils que le domestique, la religion du Christ que celle de l'antique patriarche.

S. Paul, qui n'a jamais redouté les digressions, se laisse alors entraîner à une exhortation chaleureuse. Il conjure ceux qui entendent sa parole de ne pas résister à l'appel de la grâce, comme le firent malheureusement leurs ancêtres, qui eurent à payer chèrement leur révolte obstinée. Il promet à ceux qui seront fidèles l'entrée dans le grand repos du Seigneur. Il assimile la parole de Dieu à un glaive à deux tranchants, protecteur pour le juste et meurtrier pour l'incrédule ; et en même temps si aigu qu'il pénètre jusqu'à la plus profonde intimité des pensées et des cœurs. A chacun, par conséquent, d'utiliser cette parole pour le mieux de son âme.

Puis il revient à sa démonstration. Suivant le plan logique qu'il s'est tracé, il continue à comparer les deux religions d'après l'autorité des personnages qui les représentent. Maintenant il en est arrivé aux divers pontifes. Ceux du culte antique, étant des hommes, participaient tellement à l'ignorance et à la malice de leurs semblables, qu'ils étaient contraints, avant d'offrir des sacrifices pour expier les péchés des autres, de sacrifier pour leurs propres fautes. Et cependant leur dignité était si haute que nul ne pouvait se l'arroger de lui-même : il la recevait par le droit d'Aaron. Le Christ, lui non plus, ne s'est pas institué pontife lui-même : il tient ses prérogatives de Dieu ; mais il a sur ses prédécesseurs cet avantage éclatant d'une pureté et d'une sainteté parfaites. En outre, il est élevé au pontificat non pas selon l'ordre d'Aaron, mais selon celui de Melchisedech, qui a la primauté sur l'autre. S. Paul prouve facilement ce dernier point en rappelant que Melchisedech, ce mystérieux prêtre-roi de Salem dont nul ne connaît la généalogie, reçut l'hommage d'Abraham qui revenait vainqueur de la guerre. Or l'hommage ne peut être rendu que par un inférieur à celui qui le domine. Et de plus, Abraham n'accomplit pas ce geste de soumission en son nom personnel, mais aussi au nom de ses descendants à venir, si bien qu'il inclut dans ce symbole Aaron lui-même et les futurs lévites.

Notre pontife, trônant dans la majesté divine, peut présenter à l'Eternel une oblation incomparablement plus agréable que celles prescrites par les rites abolis. La première alliance n'était qu'une ombre et une préfiguration de celle, infiniment plus intime, qu'il conclut entre le Tout-Puissant et nous. En effet, le tabernacle et les sacrifices mosaïques, étant matériels, ne suffisaient pas par eux-mêmes à produire la justification des âmes spirituelles. Mais le Messie est entré dans un autre tabernacle qui n'a pas été cons-

truit de la main des hommes, et son sang possède plus que la valeur nécessaire pour nous purifier de nos œuvres mortes. Revenant enfin sur l'espèce de scandale que pourrait causer la mort ignominieuse de ce Rédempteur digne de toute gloire, l'auteur rappelle ce qu'il a déjà indiqué plus haut : c'est-à-dire que cette humiliation, pleinement volontaire, a été acceptée comme la rançon de nos crimes, qu'elle n'a été que passagère, et qu'elle ne contribue plus qu'à rehausser éternellement le triomphe sans fin du Christ.

III

Toute cette démonstration doctrinale doit aboutir à des conséquences pratiques, et c'est dans cette vue que S. Paul l'a développée. Insistant sur une théorie qui lui est d'autant plus chère que son importance est plus grande, il convie les Hébreux auxquels il s'adresse à persévérer dans la foi. En effet, ce ne sont pas les cérémonies purement extérieures et légales qui sanctifient : c'est la confiance et l'union à Jésus, qui a eu la volonté de nous purifier et qui s'est immolé dans ce but. Il faut nous approcher de lui avec une croyance entière, avec une pleine espérance, dans un grand élan de charité. Du reste, notre intérêt même nous le commande, car un jugement effroyable et un feu ardent attendent ceux qui, délaissant les assemblées religieuses, auront volontairement péché, et, par le fait même, profané le sang du Fils de Dieu. C'est une chose terrible que de tomber aux mains du Dieu vivant qui s'est réservé la vengeance.

Très délicatement, l'écrivain glisse sur la menace pour souligner d'autres motifs plus nobles de persévérance. Il évoque le temps de la ferveur première, où les fidèles ont soutenu de rudes combats, ont été exposés aux opprobres et aux tribulations, où ils ont accepté avec joie la perte de leurs biens et où, négligeant leurs propres souffrances, ils ont su compatir à celles de leurs compagnons de lutte. Ils se doivent donc à eux-mêmes de continuer à vivre dans une énergique patience et dans cette foi qui est « la substance des choses que l'on espère, la démonstration de celles qu'on ne voit pas. »

A ces pauvres gens que tout le monde accable et méprise, l'Apôtre cite des exemples bien faits pour relever leur fierté nationale et sainte. Il rappelle que tous les plus grands héros de leur histoire et de leur race durent leur gloire à leur confiance en Dieu. C'est ainsi qu'Abel obtint le témoignage de sa justice, qu'Hénoch mérita d'être enlevé par le Seigneur, que Noé, divinement averti de l'avenir, put échapper au châtiment universel. Plus tard, Abraham obéit à l'ordre d'En-haut en partant pour le pays qui devait être son héritage, Isaac et Jacob furent héritiers de la même promesse. La foi de Sara fut récompensée, ainsi que celle du Père des Croyants qui avait accepté l'épreuve de consentir à l'immolation de son fils. Les bénédictions de Jacob sur ses petits-enfants furent fécondées par la foi, de même que les directives données par Joseph mourant, et que toute la longue et bienfaisante dictature de Moïse. Josué, à son tour, vainquit parce qu'il croyait, et de même Gédéon, Barac, Samson, Jephté, David, Samuel et les prophètes. Grâce à l'appui du Maître souverain, tous ces hommes, et bien d'autres avec eux, ont conquis des terres, rendu la justice, fermé la gueule des lions, éteint la violence du feu, échappé au tranchant de l'épée, et mis vaillamment en fuite les armées ennemies. D'autres ont été torturés de mille manières par les fouets, les chaînes et les prisons, la lapidation, l'exil et les supplices ; mais ceux-ci même ont triomphé surnaturellement, car ils ont reçu la rémunération suprême du Seigneur.

Réconfortés par une si grande multitude d'exemples, nous devons, nous aussi, avancer avec constance dans la carrière qui s'ouvre devant nous. Le modèle, sublime entre tous, qui nous est offert, c'est Jésus lui-même, qui a accepté les pires tortures, afin de ranimer nos courages. Ne nous laissons déconcerter par rien, pas même par les châtiments que le ciel parfois nous réserve. Ces peines, si douloureuses soient-elles, ne tendent qu'à notre amélioration, à notre perfectionnement, à notre salut. Recherchons donc, sans trouble, la paix, la sainteté et la grâce de Dieu. Que la charité fraternelle demeure au milieu de nous, comme l'hospitalité, la pitié envers les malheureux ; que nos mœurs soient pures et exemptes d'avarice, et laissons-nous mener docilement par les guides que le Très-Haut nous envoie.

Enfin, une fois de plus, l'Apôtre adjure ses enfants de ne pas se laisser entraîner vers des doctrines étrangères : ils ont un autel bien à eux ; qu'ils y demeurent fidèles, et l'entourent pour offrir le sacrifice de louange, en confessant le nom du Seigneur.

* *

Les derniers versets de l'Epître contiennent d'abord l'heureuse nouvelle de la libération de Timothée, puis la promesse encore incertaine de l'Apôtre d'aller, si possible, avec ce disciple, visiter les fils auxquels il écrit. L'auteur prie tous les chrétiens qui recevront sa lettre de saluer pour lui les pasteurs qui sont à leur tête ; il leur envoie le souvenir de leurs frères italiens. Il souhaite que « la grâce de Dieu soit sur eux tous » et termine sur ce vœu son message, qui clôture avec une majesté et un éclat extraordinaires la magnifique série des Epîtres de S. Paul.

LXV

L'ÉPÎTRE DE SAINT JACQUES

Quoique S. Paul soit le principal auteur d'Epîtres sacrées, puisqu'à lui seul il en a composé quatorze, néanmoins il n'a pas le monopole de ce genre d'apostolat. D'autres apôtres : Jacques, Pierre, Jean et Jude, ont écrit de leur côté des lettres que la Sainte Eglise a retenues comme inspirées. Ces dernières épîtres, au nombre de sept, sont désignées sous le nom de *catholiques*, qu'il faut probablement interpréter par « encycliques », parce qu'au lieu d'être destinées, comme celles de S. Paul, à telle Eglise spéciale, elles s'adressaient, en général, à la plus grande partie de la chrétienté.

I

S. Jacques le Mineur était, selon la chair, un parent du Messie : sa mère était une cousine de la Sainte Vierge et s'appelait Marie comme elle. Les textes la qualifient même de « sœur » de la Madone ; mais nous avons eu déjà l'occasion de dire que ce mot doit être pris dans une acception extrêmement large, et quoiqu'il n'y ait pas une impossibilité absolue à ce qu'un véritable lien de fraternité stricte ait uni les deux Marie, nous croyons préférable de nous ranger à l'opinion que nous venons d'in-

diquer. Quant au père de Jacques, il se nommait Alphée ou Clopas, que l'on traduit souvent par Cléophas.

Le fils de Marie et de Clopas eut l'honneur d'être choisi par Notre-Seigneur pour prendre rang dans le Collège apostolique. Jésus lui réserva même une faveur spéciale : au témoignage de S. Paul dans la 1re épître aux Corinthiens, il daigna lui apparaître en particulier après sa résurrection. Qu'advint-il de lui par la suite ? Les Pères de l'Eglise nous ont légué une tradition éminemment respectable, selon laquelle il demeura à Jérusalem, tandis que les autres apôtres allaient convertir le monde, et exerça jusqu'à sa mort les fonctions d'évêque de cette ville. Il y jouissait d'une considération telle, à cause de ses vertus et de sa stricte observance de la Loi, que ses adversaires eux-mêmes le surnommaient « le Juste ». Quant aux chrétiens, ils le considéraient comme une « colonne de l'Eglise ». Malgré cela, il fut lapidé avec quelques compagnons, par l'ordre du Sanhédrin à qui le grand-prêtre juif Ananus l'avait dénoncé comme fauteur de la religion nouvelle. On situe la date de son martyre à la 63e année de notre ère.

De son pénible et fructueux ministère, nous n'avons à retenir qu'une chose : la lettre qu'il envoya « aux douze tribus qui sont dans la dispersion ». Le titre même marque qu'il voulait s'adresser surtout aux Israélites, c'est-à-dire aux Hébreux convertis qui résidaient hors de la Terre Sainte ; mais il est évident que les leçons qui y sont contenues intéressent aussi les païens venus à la foi, et mêlés avec les Juifs dans les mêmes communautés. S. Jacques, d'ailleurs, visait particulièrement les chrétientés de l'Asie orientale, car il s'attaque surtout aux hérésies qui commençaient à se faire jour dans cette région.

Quelques critiques ont posé une sorte de question préalable à l'étude de cette épître en se demandant si elle ne devait pas être plutôt attribuée à un autre Jacques, également apôtre, fils de Zébédée comme S. Jean, et que l'on désigne sous le nom de Majeur précisément pour le distinguer de celui dont nous venons de parler. Cette hypothèse est absolument inadmissible. En effet, S. Jacques le Majeur fut l'un des premiers à recueillir la palme du martyre : Hérode le condamna à mort dès l'an 44, c'est-à-dire à une époque où la foi catholique n'avait encore reçu qu'une diffusion toute minime. Or il suffit de lire l'Epître de S. Jacques pour se rendre compte qu'elle suppose que le christianisme est déjà établi dans des régions lointaines, et qu'il a atteint un degré de développement considérable. Cette seule observation détruit la théorie que nous venons de signaler. On s'accorde, de plus, à reconnaître que l'Epître fut rédigée aux alentours de l'an 62, et cette assertion se confirme par les allusions fort claires qui y sont faites à l'Epître aux Romains : elle ne saurait donc lui être antérieure.

L'occasion même qui provoqua la lettre fixe aussi sa date approximative, et identifie par conséquent son auteur : c'est dans la seconde moitié du premier siècle que se propagea cette idée fausse que la foi suffit à la justification, sans qu'il soit besoin de la réaliser dans les bonnes œuvres. S. Jacques jugea indispensable de combattre une doctrine dont les conséquences eussent été néfastes, et c'est surtout dans ce but qu'il se décida à prendre la plume. Sans s'opposer en rien à l'enseignement de S. Paul sur la sanctification par la foi, il le compléta d'une manière pratique en montrant que la croyance seule, sans l'appui de la conduite morale, ne saurait être que stérile.

II

Il part d'abord de ce fait d'expérience quasi quotidienne : que l'homme est soumis à de continuelles épreuves ; et il exhorte ses frères à s'en réjouir, car le fruit de l'épreuve est la patience, qui conduit à la perfection. L'important est d'être assez sage pour bien supporter les peines qui surviennent; mais Dieu accordera libéralement ce don à quiconque le lui demandera avec foi. Et ceci fournit à l'apôtre l'occasion de mettre ses lecteurs en garde contre le doute qui, trop souvent, nuit à l'efficacité de la prière : celui qui implore le Seigneur avec hésitation est semblable aux flots de la mer, sans cesse ballottés par des flux et des reflux contraires ; son esprit est partagé, inconstant dans ses voies, et il n'y a pas lieu de s'étonner que le Très-Haut ne soit pas disposé à accéder à ses désirs.

Parmi les épreuves de ce monde, il en est une à laquelle trop de gens sont extrêmement sensibles : c'est celle de la pauvreté. Le vrai croyant devra se pénétrer du néant des richesses ; s'il en est dépourvu, il pourra se glorifier de quelque chose de mieux : sa dignité de chrétien. Et s'il en jouit, il aura soin de se souvenir que tout cela n'est qu'un néant passager et fragile. Quelles que soient d'ailleurs les tristesses qui nous accablent, elles ont une magnifique contre-partie dans l'espérance de la couronne que Dieu a promise à ceux qu'il aime. Seulement, il faut bien se garder de croire alors que c'est le Très-Haut qui nous tente : Dieu ne tente personne et les hommes ne sont en péril qu'à cause de leurs propres passions, qui, si on leur cède, produisent le péché et la mort. C'est donc de nous que vient le mal, et ce que nous devons à Dieu, c'est au contraire le bienfait de la vérité et de la grâce, qu'il nous prodigue avec d'autant plus d'amour qu'il nous regarde comme les prémices de ses créatures. Il faut s'empresser d'écouter les enseignements utiles, et éviter de trop parler ou d'entrer dans la colère qui n'accomplit pas l'œuvre du ciel.

S. Jacques souligne qu'il ne suffit pas d'entendre ces doctrines pratiques, mais que chacun doit les faire passer dans sa vie journalière, car, dit-il, « si quelqu'un écoute la parole et ne la met pas en pratique, il ressemble à celui qui se contemple dans un miroir, et s'en va aussitôt en oubliant comment il est. » Tandis que le fidèle qui exécutera les préceptes qu'on lui aura inculqués, trouvera le bonheur dans son activité. Nous revenons ainsi à la thèse première : la foi, pour produire ses heureux effets, doit se traduire par des actes.

La série des exemples qui illustrent cette doctrine se continue par quelques traits qui relèvent de la charité fraternelle. Ainsi, lorsque dans l'assemblée des chrétiens pénètre un personnage somptueusement vêtu et paré d'un anneau d'or, on serait enclin à lui rendre plus d'honneurs qu'au pauvre couvert de haillons. Cette tendance trop naturelle est contraire à l'esprit évangélique : Dieu a choisi les pauvres d'ici-bas pour qu'ils soient les riches dans la foi et les héritiers du royaume. Gardons-nous de les déshonorer au profit de ceux qui, trop souvent, les oppriment ; ayons toujours devant les yeux le suprême précepte : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même », sans nous laisser entraîner à faire acception de personne. Un manquement sur ce point nous